

Documents EPISCOPAT

BULLETIN DU SÉCRÉTARIAT DE LA CONFÉRENCE DES ÉVÊQUES DE FRANCE

APPROCHES SCRIPTURAIRES DES RAPPORTS HOMME-FEMME

Cette question touche au cœur même des humains, le besoin d'aimer et d'être aimé. C'est une question difficile : en face de l'autre dois-je aimer ou craindre ? La tentation d'asservissement mutuel est inévitable si l'un et l'autre n'accueillent pas la ressemblance et la différence qui les habitent. Il ne va pas de soi de consentir au sexe qui est le sien et de ne pas convoiter celui de l'autre et de vivre avec bonheur cette complémentarité.

Cette question de la différenciation sexuée a fait l'objet d'une réflexion d'évêques français lors de leur session, cette année 2003, à Luxembourg. Leur examen débordait le discernement éthique à porter sur l'actualité culturelle du fusionnel, de la mixité de l'unisexe, de l'idéologie égalitaire. La question plus fondamentale était de savoir quelle vision de l'homme sous tend notre pastorale, à travers sa symbolique, ses figures, ses vocations, ses fonctionnements. Comment mieux faire apparaître la paternité de Dieu et la maternité de l'Église ?

Le père **Pierre DEBERGÉ**, doyen de la faculté de théologie de l'Institut catholique de Toulouse, dans une remarquable leçon de théologie biblique, mit en lumière ce message de la Bible : en recevant la révélation et l'alliance, des hommes et des femmes ont eu la conviction d'être revêtus d'une dignité qui élevait leur différenciation sexuelle au rang de signe de l'être même de Dieu qui est Amour. Ils ont cette ressemblance à accueillir d'être ensemble l'image de Dieu, et cette différence à accueillir d'incarner différemment cette image. Le célibat de Jésus et à sa suite le célibat consacré manifeste que cet amour unique et particulier de Dieu est pour tout être humain.



Bulletin publié
sous la responsabilité
du Secrétariat général
de la Conférence
des évêques de France

Directeur de publication :
Mgr Stanislas LALANNE,
secrétaire général
de la Conférence
des évêques de France

Décrire la manière dont la Bible conçoit les rapports homme-femme n'est pas chose facile, car la Bible parle de personnes qui vécurent à des époques différentes et évoluèrent avec leur temps. Mais il s'agit toujours d'hommes et de femmes qui aiment, haïssent, sont habités par des sentiments de jalousie et de peur, par le bonheur de la fécondité ou la hantise de la stérilité, par le souci de l'avenir de leur famille ou de leur peuple. S'il n'y a donc pas, dans la Bible, de « traité d'anthropologie » – pas plus d'ailleurs que de « traité de sexualité » –, ce que l'on y

trouve : c'est le récit de la manière dont des hommes et des femmes se sont affrontés à ce qui est au cœur de l'humanité : le besoin d'aimer et d'être aimé.

Parce qu'ils avaient fait l'expérience d'un Dieu qui s'était révélé et avait fait Alliance avec eux^[1], ces hommes et ces femmes acquièrent pourtant la conviction qu'ils étaient revêtus d'une dignité qui élevait la différenciation sexuelle au rang de signe de l'être même de Dieu. Des premières pages de la Bible jusqu'aux lettres de Paul, ce message traverse la Bible^[2].

I. LES RÉCITS DE LA CRÉATION

Celui qui s'intéresse à la manière dont la Bible évoque les relations homme-femme peut difficilement faire abstraction des trois premiers chapitres du livre de la Genèse. Situés au tout début de la Bible, ces chapitres évoquent, sous la forme de deux récits, la Création du monde. Ils le font en des termes qui sont éloignés de notre mentalité scientifique mais qui n'en sont pas moins porteurs d'un sens toujours actuel. Parmi les plus connus de la Bible, ces textes ont joué un grand rôle dans la compréhension des rapports humains, mais les lectures qu'on en a faites ont contribué parfois à alimenter une image ambiguë et fautive de la femme.

À L'IMAGE DE DIEU, IL LES CRÉA

Fleuron des créatures de Dieu, l'être humain se caractérise dans le premier récit de Création par une ressemblance qui n'appartient pas au reste de la création : il a été créé à l'image de Dieu. À cet aspect s'en ajoute un

autre : image de Dieu, l'être humain l'est dans sa différenciation sexuelle elle-même. C'est ce qu'affirme l'auteur de ce récit dans un raccourci étonnant : jouant sur le singulier et le pluriel, il reconnaît que l'image de Dieu est inscrite dans l'humanité par la séparation qui fait surgir l'homme et la femme : « À l'image de Dieu il **le** créa, mâle et femelle il **les** créa. » Tel est le fondement de la commune dignité de l'homme et de la femme : l'un comme l'autre, ils ont été créés à l'image de Dieu. Une, l'Humanité ne peut donc l'être qu'en accueillant le masculin et le féminin qui la constituent. Le refuser ou nuire à la qualité de la relation homme-femme, c'est porter atteinte à l'image de Dieu inscrite au cœur de l'être humain.

Cela est d'autant plus étonnant que la Bible ne cesse de dire que Dieu n'est ni « mâle » ni « femelle ». C'est même une des grandes caractéristiques de la pensée biblique qui se différencie ainsi des courants religieux de son temps avec leurs divinités

[1] Cf. Ex 19-24.

[2] On trouvera de plus amples développements in Pierre DEBERGÉ, *L'amour et la sexualité dans la Bible*, Nouvelle Cité, Paris, 2001.

sexuées. En affirmant que l'homme et la femme, dans leur différence sexuelle, sont image(s) et ressemblance(s) d'un Dieu qui n'est ni homme ni femme, la Bible reconnaît que si elle n'appartient pas à l'être de Dieu, la sexualité est une composante essentielle de son projet sur la Création. Davantage encore : elle est comme le miroir d'une réalité qui est en Dieu mais que l'on ne peut comprendre qu'imparfaitement. Miroir de l'être même de Dieu, la sexualité l'est surtout lorsqu'en donnant la vie, l'homme et la femme font, de leur différence reconnue et accueillie, le lieu de l'accueil et de la naissance de l'autre.

Tel est bien ce qui apparaît dans ce premier texte de la création où, immédiatement après avoir créé l'être humain dans sa dualité masculine et féminine, Dieu bénit ceux qu'il vient de créer et leur dit : « *Soyez féconds et prolifiques, remplissez la terre et dominez-la. Soumettez les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et toute bête qui remue sur la terre!* » C'est la première fois que Dieu s'adresse ainsi à une de ses créatures, et sa parole est précédée par une bénédiction^[3], signe de la bienveillance divine à l'égard de l'homme et de la femme. Cette bénédiction concerne la fécondité, la prospérité et la domination de la terre. Elle comporte cinq impératifs qui s'adressent en toute égalité à l'homme et à la femme. Fruit de la bénédiction divine, la fécondité à laquelle l'homme et la femme sont appelés conjointement est présentée comme un don de Dieu. Elle est l'expression d'une relation entre l'homme et la femme qui, dans l'accueil de leur différence, s'ouvrent à plus grand qu'eux.

Associée à l'image de Dieu inscrite au cœur de tout être humain, la domination de l'être humain ne s'étend ni au ciel, ni au temps, ni aux autres hommes. Hommes et femmes doivent l'exercer ensemble.

UNE AIDE QUI LUI SOIT ACCORDÉE

Tout commence, dans le deuxième récit de Création, par la description de l'univers dans lequel l'être humain va faire son apparition. Puis on voit Dieu « modeler » l'être humain comme un potier façonne un vase^[4]. L'image pourrait sembler infantile. Elle recèle une vérité fondamentale : l'être humain a été modelé par Dieu à partir de la terre, plus exactement de la « poussière du sol ». Fruit de la terre, il n'en est donc pas le fils puisqu'il a été fait par Dieu et qu'il est habité par le souffle de vie.

Suit une nouvelle étape où l'on voit Dieu réfléchir à haute voix : Il n'est pas bon pour l'homme d'être seul. Je veux lui faire une aide qui lui soit accordée. Pour la première fois apparaît dans la Bible l'expression « il n'est pas bon ». Un manque apparaît, un manque que ni le travail ni même la seule présence de Dieu ne paraissent pouvoir combler. Dieu décide alors de faire pour l'homme « une aide qui lui soit accordée » : ce sera la femme.

Parce qu'on ne tiendra pas toujours compte du mot hébreu utilisé ici, on enfermera la femme dans une position de quasi servitude ou de subordination par rapport à l'homme ; on décrètera que son rôle est d'aider l'homme. On sait aujourd'hui que le mot hébreu, que l'on traduit par « aide », désigne dans la Bible l'intervention de Dieu venant au secours de son peuple ou d'un homme aux prises avec un danger qui menace sa vie^[5]. La conséquence est évidente : loin d'être cantonnée dans un rôle subalterne, la femme est présentée comme ayant une vocation salvifique. De quoi va-t-elle sauver l'homme ? De l'enfermement dans un mortel et stérile face à face avec lui-même.

De la femme, le texte hébreu dit également qu'elle sera *ezer kenegdo*, c'est-à-dire une

[3] Il était déjà question d'une bénédiction à propos des animaux, mais elle concernait seulement la fécondité (Gn 1,22).

[4] Gn 2,7

[5] Ex 18,4 ; Dt 33,7.26-29 ; Ps 33(32)20 ; 115 (113b),9.11 ; 121 (120),2 ; 124 (123) 8 ; 146 (145) 5 ; etc.

aide en face ou contre. L'expression pourrait étonner. Elle est le signe que l'être humain n'est vraiment lui-même que dans le face à face avec un autre que lui, dans une relation de réciprocité où l'aide peut prendre la forme d'une résistance. C'est dans cette tension entre l'aide que l'un représente pour l'autre – et qui peut être une « aide contre » –, que réside la possibilité de la relation entre l'homme et la femme, mais aussi la fragilité qui menace cette relation.

Vient ensuite le récit de la création de la femme^[6]. De ce récit, un premier constat s'impose: la femme n'a pas été « prise » du sol ou de la poussière du sol, comme cela avait été le cas pour l'homme et pour les animaux. Elle a été « prise » de l'homme lui-même. Elle a même été « construite », dit le texte hébreu, avec la substance du corps de l'homme. Mais elle a été édiflée hors de lui. Un deuxième constat s'impose: en présence de la femme que Dieu lui présente, l'homme parle: c'est la première parole humaine. Que ce soit face à la femme que l'être humain ait trouvé l'usage de la parole n'est pas neutre. Car s'il imposait quelques versets plus haut leurs noms aux animaux, c'est quand il est mis en présence de la femme, que retentit la voix de l'être humain. Bien que l'on ne puisse pas parler encore de dialogue, face à la femme, un « je », pour la première fois, se met à parler; et sa parole n'est qu'émerveillement et gratitude. Constatant l'intime parenté et l'origine commune qu'il a avec celle que Dieu vient de lui amener, l'homme s'écrie: « Voici cette fois l'os de mes os et la chair de ma chair^[7]: elle s'appellera *ishah* car c'est de l'*ish* qu'elle a été tirée. » Adam, l'indifférencié, l'anonyme, est donc devenu l'homme (*ish*) face à la femme (*ishah*).

Par ce jeu de mots « *ish – ishad* », le texte hébreu traduit à la fois la similitude et la dif-

férenciation qui caractérisent l'homme et la femme, mais sans qu'apparaisse l'idée d'une quelconque subordination de la femme à l'homme. Au contraire, tout dit l'égalité fondamentale de l'homme et de la femme. Cette égalité se caractérise à la fois par une unité indissoluble et une distinction irréductible qui empêche que l'on confonde égalité et uniformité. Bien qu'ils soient les mêmes os et la même chair, l'homme et la femme sont en effet deux êtres distincts. Bien qu'ils partagent une même chair, puisque l'homme peut se reconnaître dans la femme et la femme dans l'homme, ils auront deux manières distinctes d'habiter cette chair.

Étrangement, pourtant, de l'admiration et de l'émerveillement, le texte biblique conduit l'homme à l'obligation de quitter son milieu familial pour aller vers celle qu'il vient à peine de reconnaître. Ainsi, sans transition, l'auteur de ce récit ajoute: « *Aussi l'homme laisse-t-il son père et sa mère pour s'attacher à sa femme et ils deviennent une seule chair* »^[8]. Cette nécessité qui s'impose à l'homme qui vient de reconnaître la femme est, à première vue, surprenante. Elle renferme, en réalité, une vérité inscrite dans l'ordre de la Création: pour être totale et vraie, la rencontre de l'homme et de la femme nécessite un arrachement, une sortie de la condition filiale. Parce qu'il s'engage dans une relation qui vise à ne plus faire qu'un seul être avec la femme, donc une seule histoire, l'homme doit assumer le risque de « se séparer » de son milieu ou de son histoire familiale. Mais l'homme et la femme continueront à être deux, car il ne peut y avoir de communion là où la différence n'est pas reconnue, accueillie et maintenue.

Le récit se termine sur la mention de l'homme et de la femme vivant dans la sérénité et n'éprouvant aucune honte devant leur

[6] Gn 2,21.

[7] Dans la Bible, l'expression « *os de mes os, chair de ma chair* » traduit habituellement une parenté entre des personnes de même lignage (cf. Gn 29,14).

[8] Gn 2,24.

nudité : « *Tous deux étaient nus, l'homme et sa femme, sans se faire mutuellement honte* » [9]. La vulnérabilité de la nudité [10] se transforme ici en un sentiment de présence mutuelle dépourvue de toute gêne. L'homme et la femme s'exposent l'un à l'autre, dans leur différence et leur mutuelle séduction. L'œuvre divine est achevée. Tout est harmonieux. La création est belle. Mis à part la « nomination » des animaux, l'homme est resté passif, objet des sollicitudes successives de son Créateur. Il lui reste à se tracer un chemin, à faire des choix et à affronter l'épreuve. Ce sera l'objet de la seconde partie du récit.

LUI DOMINERA SUR TOI

Apparaît ici le serpent dont la ruse consiste à faire silence sur les dons de Dieu. Il sait en effet que le don de Dieu a précédé l'interdiction de manger de l'arbre de la connaissance du bien et du mal : « *Tu pourras manger de tout arbre du jardin, mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance de ce qui est bon ou mauvais* » [11]. Mais il n'en dit rien. Pire il introduit le doute sur les intentions divines, il fait miroiter une autonomie que Dieu semble redouter : « *Dieu sait que le jour où vous en mangerez vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux possédant la connaissance du bien et du mal* » [12]. En amenant la femme à douter de la vérité de la parole de Dieu le serpent pervertit le sens de l'interdit : de limite créatrice, il devient l'expression d'un pouvoir divin jaloux et abusif. L'homme et la femme doutent alors de Dieu ; ils n'acceptent plus la situation qu'il leur a offerte. Ils cèdent à la parole du serpent. Passant outre l'interdit, il s'affranchissent de la relation qui fon-

dait leur identité et assurait leur existence, mais c'est pour se rendre compte qu'ils ont été trompés. Ils espéraient acquérir la connaissance qui les élèverait au rang de dieu, ils se découvrent misérables : « *Alors leurs yeux à tous deux s'ouvrirent, et ils connurent qu'ils étaient nus ; ils cousirent des feuilles de figuier et se firent des pagnes* » [13].

La mention de la nudité en cet endroit du récit contraste évidemment avec celle qui concluait le récit précédent : « *Tous deux étaient nus et ils n'avaient pas honte l'un devant l'autre* » [14]. Quelque chose a donc changé. Le sentiment de honte que l'homme et la femme éprouvent l'un devant l'autre est l'indice d'une innocence perdue, d'une gêne qui s'est glissée entre les deux. Il ne s'agit pas de honte sexuelle, mais de la perte de l'harmonie première. La connaissance promise par le serpent aurait dû faire de l'homme et la femme les égaux de Dieu ; elle les a en fait condamnés à l'incapacité de se regarder. Incapables de soutenir la vision qu'ils ont l'un de l'autre, ils se couvrent de pagnes [15]. On apprendra par la suite qu'ils sont devenus également incapables de soutenir le regard de Dieu. Ils ont peur de Lui, ils se cachent [16]. Leur fuite atteste qu'il est loin le temps où ils se réjouissaient de la présence de leur Créateur !

Rupture entre l'homme et Dieu, le péché introduit aussi une rupture entre l'homme et la femme. À peine le péché commis, l'homme se désolidarise en effet de la femme qu'il accuse, en même temps qu'il accuse Dieu. C'est la première accusation : « *La femme que tu as mise auprès de moi, c'est elle qui m'a donné du fruit de l'arbre, et j'en ai mangé* » [17]. La femme, à son tour, accusera le serpent, décli-

[9] Gn 2,25.

[10] En Israël, la nudité était un signe de pauvreté, de honte et d'impuissance. Le vêtement était, au contraire, un signe de prospérité, de richesse, de bonheur.

[11] Gn 2,16-17.

[12] Gn 3,4-5.

[13] Gn 3,7.

[14] Gn 2,25.

[15] Gn 3,7.

[16] Gn 3,8.

[17] Gn 3,12.

nant, elle aussi, toute responsabilité. Mais le résultat est là : l'homme et la femme sont entrés en opposition. C'est sans doute le signe que s'il s'efforce d'éliminer Dieu, le péché vise également à détruire l'image de Dieu qui est en l'être humain.

Suit le récit des conséquences de la rupture avec Dieu. Elles concernent aussi bien la relation des hommes avec le monde animal que leur lien à la terre. Parmi les conséquences de la rupture avec Dieu, figure surtout la perversion des rapports entre l'homme et la femme : Ton désir te poussera vers ton homme et lui te dominera^[18]. Cela doit être d'autant plus souligné que l'on s'est souvent servi de ce passage pour justifier, comme voulue par Dieu, la subordination de la femme. Or, ce texte soutient exactement le contraire : la domination de l'homme sur la femme est une conséquence du péché. De manière tout aussi tragique, le comportement de la femme à l'égard de l'homme se dégrade en convoitise.

Convoitise et domination s'insinuent donc entre l'homme et la femme. Leur relation, faite d'émerveillement, de réciprocité et d'attention mutuelle, devient une relation d'hostilité, d'instinct et de passion. La sexualité, qui est le lieu par excellence de la communication et de l'amour, devient ainsi un lieu d'antagonisme, de possession, de domination et de violence^[19]. En fait, cela n'a rien d'étonnant, car on sait de tous temps que la sexua-

lité peut révéler, parfois de manière dramatique, la violence inscrite au cœur de l'être humain. C'est pour cela – parce qu'elle est difficile à gérer et à maîtriser –, que la sexualité est un des domaines essentiels de l'existence où se construit et se vérifie la qualité de sa relation à soi-même, aux autres et à Dieu.

On aurait pu en rester là, sur une note à la fois lucide et tragique. Il n'en est rien. Le récit biblique se termine sur une note d'espérance : « L'homme appela sa femme du nom d'Ève – c'est-à-dire la Vivante –, car c'est elle qui a été le mère de tout vivant »^[20]. C'est la première fois qu'apparaît le nom de Ève. Il résonne comme un appel à la vie, il symbolise en lui-même toute l'espérance qu'Adam met dans la femme. Malgré le drame de la rupture avec Dieu et la sentence de mort prononcée plus haut, Adam reconnaît que, grâce à Ève, l'avenir est ouvert à la vie et non à la mort.

La suite du récit nous conduira pourtant dans une toute autre direction. La convoitise et la domination qui avaient abîmé la lien de l'homme et la femme s'étendront à toutes les relations vitales dans lesquelles l'humanité est engagée. Pourtant, car c'est bien ce qu'affirme la tradition biblique, cette situation n'est pas conforme à l'ordre de la Création. Elle représente un état blessé de l'humanité en attente d'une « re-création » qui ne peut venir que de Dieu.

[18] Gn 3,16.

[19] Gn 2,24.

[20] Gn 3,20-21.

II. JÉSUS : DES PRATIQUES ET UN ENSEIGNEMENT NOUVEAUX

Il n'est pas facile de savoir quel était le statut exact de la femme à l'époque de Jésus, car beaucoup d'informations nous sont transmises par des textes rabbiniques postérieurs. Il semble cependant que, si l'action de l'homme est alors publique, la place de la femme est à la maison, à s'occuper des enfants en bas âge, à veiller à l'éducation des filles, à s'employer aux tâches ménagères. Lorsqu'elle doit sortir, la femme porte un voile qui lui assure un anonymat total. Si elle engage la conversation ou si elle demande un renseignement, on doit lui répondre le plus brièvement possible. Les règles de la bienséance interdisent également aux hommes de se trouver seuls avec une femme, voire dans certains cas de la saluer. C'est une honte enfin pour un scribe ou un maître de la Loi de parler avec une femme.

On ajoutera à cela qu'au Temple de Jérusalem, les hommes et les femmes étaient répartis dans des parvis différents. Pareillement, les femmes étaient séparées des hommes dans les synagogues où il leur était interdit d'assurer le service de la lecture ou de présider la prière. Enfin, les femmes n'étaient jamais admises comme témoin devant un tribunal. Elles étaient même exclues d'une certaine manière de la Torah qu'elles n'étudiaient pas.

ELLE A CHOISI LA MEILLEURE PART

Les remarques précédentes mettent en relief l'originalité de l'attitude de Jésus aussi bien à l'égard des femmes que vis-à-vis des lois et des pratiques qui autorisaient ou préconisaient leur répudiation. Car une chose est sûre : depuis les débuts de sa prédication jus-

qu'aux heures sombres de la Croix, Jésus sera toujours accompagné par un groupe de femmes. Sachant qu'à cette époque aucun rabbi, aucun « maître » digne de ce nom, n'aurait accepté une telle compagnie, on n'a aucun mal à imaginer quelle pouvait être la réaction des adversaires de Jésus. Qui plus est, les femmes qui le suivaient n'étaient pas des femmes « idéales ». Si on en croit l'évangéliste Luc^[21], elles constituaient même un groupe bien disparate, constitué, entre autres, d'anciennes malades et de femmes au passé douteux.

On aimerait savoir en particulier quelle fut l'attitude des « Douze » à leur égard. Tout laisse supposer qu'aux yeux de ceux qui avaient tout lieu de penser qu'ils étaient, eux, les véritables disciples de Jésus, ces femmes ne devaient pas beaucoup compter. Et pourtant, par un des ces retournements dont l'évangile a le secret, alors qu'ils s'enfuirent au moment de l'arrestation de Jésus^[22], ce sont ces femmes que l'on retrouvera au pied de la croix. Fidèles jusqu'aux heures les plus tragiques de la mort de Jésus et de son ensevelissement, elles seront également les premières à le voir ressuscité ou à bénéficier de l'annonce de sa résurrection. Les premières, elles seront chargées également de porter le message pascal aux Onze, avant qu'ils ne deviennent les témoins autorisés de la Résurrection^[23].

De manière plus particulière, le respect et la sympathie de Jésus à l'égard des femmes apparaissent dans de nombreuses paraboles où Jésus évoque la vie quotidienne des femmes de son temps^[24]. Nombreuses sont aussi les femmes que Jésus donne en exemple : une veuve qui, à la différence des notables, donne

[21] Lc 8,2-3.

[22] Mc 15,40 ; Mt 27,55-56 ; Lc 23,55-56.

[23] Mt 28,7-10 ; Lc 24,9-10 ; Jn 20,17-18.

[24] Jn 16,20-22 ; Lc 18,1-8 ; Lc 13,20-21 ; Lc 15,8-10 ; Mc 2,21 ; Mt 25,1-13.

de son nécessaire pour le service du temple^[25]; Marie dont la prodigalité contraste avec la froideur et l'avarice de Judas^[26]; ou encore une païenne qui demandait à Jésus de sauver sa fille^[27]. Pourtant, lorsque Marthe reprochera à Jésus de ne pas intervenir auprès de Marie pour qu'elle l'aide, Jésus répondra de manière étonnante: *Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et t'agites pour bien des choses. Une seule est nécessaire. C'est bien Marie qui a choisi la meilleure part, elle ne lui sera pas enlevée*^[28].

Souvent mal comprise, cette réponse montre que Jésus refusait que la femme fût enfermée dans le seul rôle de servante, mais qu'il la conviait «à la meilleure part», c'est à dire à l'écoute de la Parole. En reconnaissant à Marie le statut de disciple, Jésus libérait ainsi la femme des exigences culturelles et des contraintes sociologiques de son temps. Cette liberté de Jésus apparaît surtout dans l'attitude qu'il adopte à l'égard des femmes rejetées parce que pécheresses, ou du moins reconnues comme telles. En lien avec la Bonne Nouvelle que Jésus est venu apporter, cette attitude se caractérise surtout par le refus de sacraliser les malédictions de la loi juive ou les limites juridiques dans lesquelles on enfermait les femmes.

Plusieurs rencontres de Jésus pourraient être ici mentionnées, notamment avec une femme qui souffrait de pertes de sang depuis douze ans^[29], avec la Samaritaine^[30] ou avec

une femme qui viendra, chez Simon le Pharisien, oindre de parfum les pieds de Jésus^[31]. Chaque fois, ces femmes feront l'expérience de Celui qui ne cessera de lutter contre toutes les formes d'exclusions, surtout lorsqu'elles ont pour origine le mépris dans lequel, trop souvent, le pouvoir masculin enferme les femmes. La rencontre de Jésus avec la femme adultère en est un autre exemple^[32]. Sous-jacent à cet épisode, se dessine peut-être la contestation de ceux qui reprochaient à Jésus d'être trop laxiste à l'égard des mœurs de certaines femmes. Il en profite, en sortant d'une vision trop étroite de la morale, pour rappeler que la qualité du regard que l'on porte sur l'autre est plus importante que la seule observance de la loi qui peut donner lieu à bien des mensonges^[33].

CE QUE DIEU A UNI, QUE L'HOMME NE LE SÉPARE PAS

Il est difficile d'aborder la question de l'attitude de Jésus à l'égard des hommes et des femmes de son temps sans évoquer son enseignement sur le mariage. Dans le droit fil de ce qui vient d'être dit, on y voit Jésus dénoncer l'hypocrisie de certaines interprétations de la loi, rappeler le dessein de Dieu et proclamer la grâce de Dieu toujours offerte^[34]. S'opposant aux injustices dont elles étaient victimes, surtout par rapport à la répudiation^[35], Jésus reconnaît aux femmes le rang de parte-

[25] Mc 12,41-44.

[26] Jn 12,1-8.

[27] Mt 15,21-28.

[28] Lc 10,40-42

[29] Mc 5,25.

[30] Jn 4,1-42.

[31] Lc 7,36-50.

[32] Jn 8,3-11.

[33] Cf. Mt 5,27-28.

[34] Mt 19,1-8.

[35] Celle-ci était régie par la Loi de Moïse qui prévoyait qu'un mariage consommé pouvait être rompu si le mari découvrait «quelque chose qui lui faisait honte» chez celle qu'il avait épousée Dt 24,1 L'expression était suffisamment large pour donner lieu à un grand nombre d'interprétations, toutes au bénéfice du mari qui avait seul l'initiative de la répudiation. L'école rabbinique de Schammaï, par exemple, concevait l'autorisation de répudier sa femme de manière stricte et restrictive, soit uniquement en cas d'adultère. L'école d'Hillel en donnait une interprétation très large: pouvait être répudiée une femme qui était sortie de chez elle la tête découverte et les cheveux tombant, qui s'était montrée dans les rues

naires à part entière à l'intérieur du couple. Au même moment, tout en prônant une nouvelle relation entre l'homme et la femme basée sur l'unité de la communion et de l'amour, il rappelle qu'aucune rupture du lien conjugal n'est innocente et qu'aucune casuistique ne peut justifier la mise en échec volontaire de la volonté de Dieu.

Cette affirmation visait certes ceux qui se servaient de la répudiation pour justifier légalement des pratiques adultérines. Mais, plus que cela, il s'agissait pour Jésus de défendre la promesse et l'espérance qui habitent les liens du mariage. Trouvant ses paroles trop dures, refusant sans doute aussi de se voir dépossédés de leurs privilèges masculins, les disciples s'écrieront pourtant : « *Si telle est la condition de l'homme envers la femme, il n'y a pas intérêt à se marier.* » Jésus leur répondra en évoquant une réalité tout aussi étonnante : « *Il leur répondit : Tous ne comprennent pas ce langage, mais seulement ceux à qui c'est donné. En effet, il y a des eunuques qui sont nés ainsi du sein maternel ; il y a des eunuques qui ont été rendus tels par les hommes ; et il y en a qui se sont eux-mêmes rendus eunuques à cause du Royaume des cieux. Comprenne qui peut comprendre* » [36].

EUNUQUES À CAUSE DU ROYAUME DES CIEUX

Pour bien comprendre la portée de la déclaration de Jésus, il faut se rappeler que le monde juif dans lequel vivait Jésus exaltait la fécondité. Les contemporains et les compatriotes de Jésus la considéraient comme une bénédiction de Dieu et un moyen privilégié de réaliser les promesses divines. C'est pour cela

que le mariage était une obligation absolue. Le refus d'engendrer était même considéré comme un péché contre la vie et l'équivalent d'un meurtre. Certes, au fil des siècles, les hommes et les femmes de l'Ancien Testament avaient compris que l'accomplissement des promesses divines dépendait davantage de la fidélité d'Israël à l'Alliance que de la simple fécondité charnelle, mais le choix d'une vie de célibataire restait marginal. Pourtant, si dans l'Ancien Testament, seul Jérémie avait été contraint de mener une vie de célibataire, annonçant ainsi le drame qui menaçait son peuple^[37], au seuil de l'ère chrétienne, des groupes religieux avaient commencé à choisir le célibat. Ce fut sans doute aussi le cas de Jean-Baptiste. Dans ce contexte, l'exemple de Jésus revêt une importance particulière.

Même si cela n'est jamais dit de manière explicite, tout ce qu'on rapporte de Jésus le présente comme un célibataire qui vit pour son Père et pour ses frères. À sa suite, certains de ses disciples choisiront aussi le célibat. C'est à eux, semble-t-il, que fait allusion l'enseignement que Matthieu met sur les lèvres de Jésus, immédiatement après la réaction des apôtres qui ne comprenaient pas ce qu'il venait de dire à propos du mariage. Cela signifie-t-il que Matthieu voulait ainsi relativiser l'enseignement de Jésus sur le mariage et son lien avec le dessein de Dieu ? Non, pas plus d'ailleurs qu'il ne voulait imposer à tous les hommes la condition d'eunuque. Mais, en même temps qu'elle éclairait son comportement, la réponse de Jésus mettait en évidence le fait que le célibat a sa place dans le dessein de Dieu. En distinguant le drame de ceux qui sont nés impuissants ou qui ont été émasculés par les hommes, du choix de ceux qui « se sont eux-mêmes rendus eunuques à

les bras et les épaules nus ou que l'on avait vu en train de parler avec un homme. Manger, boire, allaiter son enfant dans la rue, ou laisser brûler la nourriture, pouvaient être également des motifs de répudiation. Pour Rabbi Aqiba , il suffisait de voir une femme plus jolie que la sienne pour que l'on puisse répudier son épouse !

[36] Mt 19,10-12. Seul Matthieu rapporte cette parole, mais son étrangeté même semble en être une garantie d'authenticité ; car on ne voit pas comment Matthieu aurait pu inventer un enseignement qui tranche si nettement sur la tradition juive.

[37] Jr 16,1-4.

cause du Royaume des cieux», Jésus livrait également le secret de son célibat : il est resté célibataire « à cause du Royaume des cieux », c'est à dire pour se consacrer totalement au service de son Père et manifester sa tendresse et à sa miséricorde à l'égard de tous les hommes, ses frères.

Nombreux sont les épisodes des évangiles qui traduisent ce choix radical de Jésus en même temps qu'ils révèlent la nouveauté de son enseignement sur la famille ou sur la sexualité^[38]. On songe ici plus particulièrement à la réponse de Jésus à ceux qui l'informaient de la présence de sa mère et de ses frères : « *Qui sont ma mère et mes frères ? Et parcourant du regard ceux qui étaient assis autour de lui, il ajoutera : Voici ma mère et mes frères. Quiconque fait la volonté de Dieu, voilà mon frère, ma sœur, ma mère* »^[39]. Faut-il parler ici d'une rupture de Jésus avec sa famille ? Sans doute, mais en rester là ne serait pas saisir la portée exacte de cet événement qui dépasse une simple rupture sociologique ou affective. Que fait Jésus, en effet, sinon affirmer d'une part qu'il donne la première place à la mission pour laquelle il a été envoyé et annoncer d'autre part l'avènement d'une famille nouvelle où « *quiconque fait la volonté de Dieu* » est son frère, sa sœur, sa mère^[40].

En élargissant le champ de sa famille, Jésus proposait donc à ses disciples de constituer avec lui une famille universelle où le lien qui les unirait serait suffisamment fort pour faire éclater ceux de leur famille naturelle, mais suffisamment intime aussi pour qu'ils soient réellement ses frères et ses sœurs. S'éclaire ainsi le sens d'une autre parole de Jésus : Ne

donnez à personne sur terre le nom de Père, car vous n'avez qu'un Père, le Père céleste^[41]. À travers cette recommandation, Jésus ne voulait pas détruire les liens parentaux. De nombreux épisodes de sa vie manifestent au contraire la qualité de son attention aux réalités familiales^[42] ou son indignation devant ceux qui profitaient de certains aménagements de la loi pour ne pas soutenir leurs parents dans leur vieillesse^[43]. Mais Jésus rappelait que toute paternité humaine et spirituelle doit conduire à son Père, et il invitait ceux que l'on appelle « père » à vivre leur paternité à la lumière de Celui de qui se reçoit toute paternité. De la même manière qu'il l'avait fait en proposant à ses disciples un autre type de famille, Jésus affirmait donc qu'aussi importante soit-elle, la famille humaine n'est pas un absolu et qu'elle doit être subordonnée aux exigences du Royaume de Dieu. Comment ? En s'ouvrant à l'Amour universel de Dieu qui bannit le repliement sur soi ou l'étroitesse de liens affectifs qui ne permettent pas à l'amour de se déployer. Aussi, en demandant à chacun de ses disciples de le « *préférer à son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et même à sa propre vie* »^[44], Jésus leur indiquait le chemin qui leur permettrait de purifier leurs liens familiaux et d'aimer en toute vérité : se mettre à son école et le suivre en s'ouvrant à l'annonce d'une espérance qui trouve son accomplissement au delà de l'histoire et des liens familiaux tels que nous les connaissons.

Un épisode de la vie de Jésus est ici particulièrement éclairant^[45]. Il s'agit d'une controverse où, pour tourner en ridicule l'idée de la Résurrection, des sadducéens avaient soumis à Jésus le cas d'une femme donnée suc-

[38] Lc 2,41-52 ; Mc 3,21 ; Mc 3,31-35.

[39] Mc 3,31-35.

[40] Cf. Lc 11,28.

[41] Mt 23,8.

[42] Jn 2,1-12 ; Mc 1,29-31 ; 5,21-24.36-43 ; Lc 7,11-17, etc.

[43] Mc 7,11-13.

[44] Lc 14,26.

[45] Mc 12,18-27.

cessivement en mariage, selon la loi du lévirat, à sept frères. À la question : « À la résurrection, quand ils ressusciteront, duquel d'entre eux sera-t-elle la femme, puisque les sept l'ont eue pour femme ? » Jésus avait répondu : « Quand on ressuscite d'entre les morts, on ne prend ni femme ni mari, mais on est comme des anges dans les cieux. » Jésus voulait-il dire par là que la résurrection comporterait comme conséquence la disparition des sexes ? Rien ne permet de l'affirmer, mais, à travers son enseignement, il rappelait que la génitalité est liée à notre situation mortelle. De ce fait, une fois ressuscités, nous n'aurons plus besoin d'engendrer puisque nous ne serons plus soumis à la mort et que nous vivrons pleinement de la vie de Dieu.

En distinguant ce monde-ci où l'union charnelle a sa place et le monde de la résurrection où il n'y aura plus de procréation puisqu'il n'y aura plus de mort, Jésus annonçait donc un type nouveau de relations. Mais la fin de la génitalité ne signifiait pas pour autant la disparition de la sexualité, et la fin d'un certain type de liens affectifs ne signifiait par que ce qu'ils représentaient en matière d'amour, de don de soi, de fidélité et de fécondité serait exclu du monde de la Résurrection. On aurait du mal à comprendre en effet que l'amour des époux, compris comme le signe par excellence de l'Amour de Dieu, n'ait pas de place dans le monde de la résurrection. C'est pour cela qu'on peut imaginer que tout ce qui aura contribué à la construction de la personne humaine et de la fraternité des hommes, aussi bien dans le domaine de l'amour

que dans celui de la sexualité, subsistera dans le monde de la résurrection, mais au-delà de nos catégories spatio-temporelles. Si la vie après la résurrection ne sera donc pas un simple prolongement de la vie terrestre, il y a tout lieu de penser que l'on vivra pleinement en Dieu la communion dont la relation conjugale est la figure, mais dans la réalisation de la famille universelle de ceux qui se reconnaissent fils de Dieu, donc frères.

Telle est la nouveauté du message évangélique signifié par le célibat de Jésus : avant d'être époux ou épouse, père ou mère, l'être humain n'existe véritablement que dans la reconnaissance de son identité de fils par rapport à Dieu et de frère par rapport aux autres humains. En parlant de son célibat, Jésus avait pourtant reconnu que cet état de vie échappait à la compréhension humaine et qu'il l'avait reçu comme un don en vue du service du Royaume. Ce n'était donc pas par mépris de la sexualité qu'il l'avait choisi, mais par fidélité à sa mission qui l'appelait à un autre état de vie : celui d'un homme, d'un Fils, à la vie et à l'affectivité totalement orientées vers son Père et vers ses frères. Son existence révélerait ainsi le visage du Père en qui les hommes peuvent se retrouver inséparablement fils et frères. Différemment, selon leurs vocations spécifiques, époux et célibataires « à cause du Royaume des cieux » auraient désormais à signifier cette double vocation : les premiers, comme signes de l'amour du Christ qui a donné sa vie ; les seconds, comme signes du caractère transitoire de l'histoire et du caractère universel de l'Amour de Dieu.

*
**

III. PAUL, L'INCOMPRIS

La réputation antiféministe de Paul n'est plus à faire. Elle est devenue, avec le temps, une évidence. Considéré comme responsable d'avoir imposé aux femmes l'obligation du silence dans les assemblées^[46], ou de les avoir assujetties aux hommes^[47], Paul est accusé d'avoir mis fin aux avancées «féministes» de l'Évangile ! Dans les faits, les choses ne sont pas aussi simples.

IL N'Y A PLUS L'HOMME ET LA FEMME

Dans la lettre aux Galates, où il répond à des chrétiens qui prônaient un retour à la Loi, Paul proclame l'abolition de toutes les disqualifications d'ordre ethnique, religieux ou sociologique habituellement admises à son époque. Il écrit donc à ses lecteurs : *Tous, vous êtes, par la foi, fils de Dieu en Jésus Christ. Oui, vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu Christ. Il n'y a plus ni Juif, ni Grec ; il n'y a plus ni esclave, ni homme libre ; il n'y a plus l'homme et la femme ; car tous, vous n'êtes qu'un en Jésus-Christ*^[48].

Sans doute ne mesurons-nous pas la nouveauté de cette affirmation de Paul qui mettait fin aux privilèges religieux du juif, politique du « citoyen », et social de « l'homme ». Car, devant la loi de Moïse, le juif jouissait d'un autre statut que le païen, le citoyen que l'esclave, l'homme que la femme. On en a l'illustration dans cette prière bien connue : « *Béni Celui qui ne m'a pas fait goy (païen), ni femme, ni ignorant, car les goyim sont comme rien devant toi, parce que la femme n'est pas tenue d'observer les commandements, parce que les ignorants ne craignent pas de pécher.* »

Voilà qui montre où se situe la nouveauté de la réflexion de Paul et son importance : à cause de ce qu'il réalise dans le cœur de l'homme, le baptême abolit les privilèges et les rôles fixés par la religion et la société. Alors que l'humanité ancienne, soumise à la domination du péché, était scindée en groupes antagonistes, l'humanité sauvée se caractérise par une parfaite égalité de droits entre les hommes et les femmes. Par son sang versé sur la croix, le Christ a en effet mis fin à la rupture originelle qui avait abouti à la domination de l'homme sur la femme et à leur aliénation mutuelle^[49].

Mais l'abolition des rapports de force n'implique pas un nivellement des différences ou une suppression de l'altérité. C'est même le contraire, car si les conséquences du péché qui pesaient sur l'homme et la femme, parce qu'elles faisaient de la différence une concurrence, ont été potentiellement levées, c'est pour que l'homme et la femme puissent enfin exister par leur consentement à leur différence reconnue. En Jésus-Christ, non seulement la différence entre l'homme et la femme n'est donc pas effacée, mais elle est restaurée pour que l'homme et la femme redeviennent ensemble le signe privilégié de la manière dont Dieu aime. Et cela, jusque dans le respect du corps de chacun, dans l'accueil du dessein de Dieu sur nous. Tel est en particulier l'enseignement qui se dégage des chapitres 6 et 7 de la première lettre aux Corinthiens où Paul reconnaît la dignité du corps humain. Au même moment, différemment de la pensée juive, qui faisait du mariage une obligation et du célibat un malheur, Paul donne droit de cité au célibat, à la virginité et à la continence.

[46] 1 Co 14,34 ss.

[47] Ep 5,25 ss.

[48] Ga 3,26-28 ; il faudrait en réalité, traduite: « ni mâle ni femelle », allusion évidente à Genèse 1,27.

[49] Cf. Gn 3,16.

En fait, semble dire Paul, chacun reçoit de Dieu un don particulier: pour l'un, ce sera celui du mariage, pour un autre, celui du célibat. Mais tous deux appartiennent au monde qui passe, et qui tend à sa consommation eschatologique. Signes du Royaume, ils se conditionnent et se fécondent mutuellement. Pas de dévalorisation du mariage ou de la sexualité, mais une invitation, pour chaque baptisé, à discerner sa véritable vocation, et à accueillir la nouveauté de l'urgence eschatologique, avec ses inévitables ruptures.

FEMMES SOYEZ SOUMISES À VOS MARIS

Excellent exemple de la manière dont la tradition paulinienne a poursuivi l'œuvre théologique et éthique de Paul, la lettre aux Éphésiens se caractérise également par le lien qu'elle établit entre l'union conjugale et l'union du Christ et de l'Église. L'union de l'homme et de la femme dans le mariage y est présentée en effet comme le signe par excellence de l'union du Christ et de l'Église. En même temps, l'unité d'amour entre le Christ et l'Église y est présentée comme le modèle des liens conjugaux. Et pourtant il n'y a pas de passage dans la Bible qui ait suscité davantage d'incompréhensions

que le fameux « *Femmes, soyez soumises à vos maris !* » qui introduit ce passage.

Parce qu'on a souvent oublié ce qui suit : *Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Église et s'est livré pour elle*, on n'a pas toujours compris en effet qu'à l'opposé des abus auxquels leur situation de chef les conduisait, Paul enseignait aux maris qu'ils devaient, à l'exemple du Christ, se donner totalement à leurs femmes. Dans un monde culturel et historique où l'on reconnaissait à l'homme une position d'autorité au sein de la famille, Paul enseignait donc que si primauté il y a, cette primauté est de l'ordre de l'amour. Car l'homme et la femme n'existent que de se donner l'un à l'autre, dans la reconnaissance qu'ils appartiennent, différemment mais inséparablement, au même Corps du Christ.

Tel est, sans aucun doute, le sommet de la révélation biblique au sujet de la grandeur et de la profondeur des rapports entre l'homme et la femme. Mais il ne suffit pas de dire que ni l'homme ni la femme ne peuvent prétendre se suffire à eux-mêmes, puisque chacun a besoin de l'autre en qui il s'accomplit. Il faut accepter pour cela d'entrer dans le mystère même de la mort et de la résurrection du Christ.



IV. UNE ALLIANCE SANS CESSÉ À RECONSTRUIRE

Sous cette toile de fond d'une communion retrouvée, et toujours à construire, apparaît le double combat qui traverse l'ensemble de la Bible. Il porte à la fois sur une ressemblance à accueillir et une différence à reconnaître. Semblables, l'homme et la femme le sont en effet parce qu'ils sont ensemble d'une part image et ressemblance de Dieu, d'autre part membres du Corps du Christ. Différents, ils le sont, parce qu'ils incarnent différemment cette identité qui leur est commune, dans l'accueil du dessein de Dieu sur eux.

Mais, pour accueillir la ressemblance et la différence qui les habitent, il faut que l'un et l'autre surmontent la constante tentation de l'asservissement mutuel. Un mot biblique traduit mieux que tout autre l'enjeu de ce difficile travail de reconnaissance : l'Alliance. Tel est bien en effet la vocation biblique de l'homme et de la femme appelés à conclure une alliance qui soit réellement signe de l'Alliance divine.

Différemment, mais de manière complé-

mentaire, l'amour conjugal et le célibat pour Dieu sont le signe de cette Alliance et de la manière dont Dieu aime. Car si les liens du mariage, de par leur unicité et leur singularité, traduisent le caractère unique et particulier de l'Amour de Dieu, le célibat choisi pour Dieu manifeste que cet Amour est pour tout être humain, sans exception. Ensemble, couples et religieux témoignent donc de l'Amour de Dieu, tel qu'il s'est pleinement révélé en Jésus-Christ dans sa double dimension singulière et universelle.

Reste, et c'est bien un des grands enseignements du Nouveau Testament, que, pour aussi belle et importante qu'elle soit, la sexualité n'est pas le tout de la personne humaine. Plus exactement, la manière dont nous vivons notre sexualité est appelée à disparaître. De cela, le célibat est aussi le signe. Non pas, par mépris de la sexualité, mais comme annonce du monde à venir où, une fois ressuscités, nous aimerons en Dieu et comme Dieu, c'est-à-dire de manière à la fois unique et universelle.



Toute reproduction interdite

Édité par le Secrétariat général de la Conférence des évêques de France

Directeur de la publication : Mgr Stanislas LALANNE

Secrétariat de rédaction : Mme M.-H. Tornéro-Torrès

106, rue du Bac - 75341 PARIS CEDEX 07

Dépôt légal : Mars 2003

Imprimerie INDICA - 27 rue des Gros-Grès, 92700 COLOMBES